

L'HÉRITAGE DES CHOISEUL

Lorsque la marquise de Choiseul ouvrit les yeux, ce 12 mars 1842, le corps tremblant, le souffle court, en tâtant les draps trempés de son sang, le cri de l'enfant qu'elle venait enfin de mettre au monde lui fit oublier en un battement de cils les insignifiantes tracasseries que cette délivrance lui avait demandées. Louise était tellement enchantée qu'elle aurait pu mourir dans l'instant, n'ayant ni remords ni regret, partant avec le sentiment d'une vie accomplie. Pendant plus de dix ans, son époux, Antoine de Choiseul, avait espéré ce miracle. Profondément catholique, il en avait appelé à Dieu avec la plus grande ferveur, en lui promettant de le servir avec zèle si celui-ci lui accordait la bénédiction d'une descendance. Croyant être abandonné par son créateur, qu'il vénérât pourtant, il s'en était ensuite remis à toutes les médecines, toutes les drogues et tous les onguents, voyageant à travers l'Europe pour trouver un remède. Mais ses efforts étaient demeurés vains, et le couple s'était résolu à vieillir sans postérité, laissant au Seigneur la responsabilité de cette épreuve.

À l'abord de la trentaine, Louise de Fremont s'était cloîtrée chez elle, dans son hôtel particulier de la rue du Bac,

se refusant à la moindre sortie, persuadée que le Tout-Paris s'amusaient de son incapacité à devenir mère. Elle avait plongé dans une paranoïa que nulle attitude à son égard ne justifiait pourtant, imaginant les rires étouffés des domestiques qui la raillaient en cachette. Elle renvoya même deux ou trois femmes de chambre, convaincue d'être le sujet de leurs gloussements dominicaux lorsqu'en fin de service, elles avaient quelques heures de repos à la cuisine. Il faut dire que la plupart d'entre elles avaient eu de nombreux enfants. Une facilité à procréer qui semblait n'être faite que pour la narguer et lui montrer que tout son argent et ses titres ne lui serviraient à rien pour remédier à son malheur. Louise s'agaçait de cette injustice dont elle ne parvenait pas à expliquer le sens. Alors qu'elle avait le plus bel endroit pour accueillir un enfant, le mari le plus glorieux pour lui léguer un nom prestigieux, et les revenus les plus confortables, ces pauvres filles nées dans des campagnes boueuses, ne sachant ni lire ni écrire, pondaient sans cesse, accouchaient tels des animaux d'élevage, sans plus de peine qu'il n'en fallait pour réciter un *Notre Père*. Elles n'étaient même pas certaines de dépasser vingt-cinq ans tant leurs conditions d'existence dans leurs quartiers étaient misérables. Il y avait dans tout cela une volonté divine, une ironie à laquelle toutes ses nuits d'insomnie ne trouvaient pas de réponse.

Le marquis de Choiseul, quant à lui, s'était réfugié dans le travail, occupant ses journées à l'astronomie, à la rédaction de traités théologiques, ou à sa charge de sous-secrétaire d'État à l'instruction publique. Le couple ne sortait plus que pour sauver les apparences, pour donner le sentiment que cette malédiction ne les atteignait guère. Mais ils ne se sentaient nulle part chez eux, pas même dans leur propre maison. Cernés par les portraits de leurs aïeux, ils traversaient les couloirs comme des fantômes, fuyant le regard inquisiteur des générations précédentes.

Puis un jour, madame commença à avoir des nausées. Antoine eut peur un instant que cela soit le signe d'un empoisonnement auquel elle se serait livrée, lassée de ne pas trouver de joie dans son existence. Il aurait dû affronter, en plus de la disgrâce qui le frappait déjà, la honte d'un péché mortel commis sous son propre toit, chose à laquelle il n'imaginait pas devoir se résoudre. Mais convaincu par l'intéressée elle-même qu'il n'en était rien, il chercha parmi toutes sortes de maladies la cause de ces désagréments matinaux, et de la grande fatigue qui les accompagnait. Il avait rejeté si loin la possibilité d'une grossesse que l'idée que son épouse soit enceinte ne lui effleura même pas l'esprit. Il crut au retour de l'épidémie de choléra qui avait endeuillé tant de familles durant l'année 1832, et il pressa les plus grands spécialistes, que ses excellentes fréquentations lui permettaient d'obtenir, de trouver un remède à ces maux.

Lorsque le docteur Chomel, médecin de la famille royale, vint au chevet de l'épouse alitée, il s'était préparé à devoir prescrire quelque breuvage pour apaiser l'âme torturée d'une marquise victime de simples angoisses. La surprise lui fut si grande qu'il ne crut pas lui-même à son diagnostic et préféra rester un jour ou deux, sous prétexte de surveillance. Il voulait confirmer la chose et ne pas être le héraut d'une fausse nouvelle que ses patients avaient attendue tant de temps sans plus l'espérer. Cinq mois plus tard, la marquise Louise de Choiseul, née de Fremont, avait le bonheur de devenir mère pour la première fois à l'âge de trente ans.

Dès le lendemain, le 55 de la rue du Bac recevait la visite d'Émile Pereire, le grand ami du marquis. Les deux hommes s'étaient connus en 1827, lors d'un séjour au château de La Roche-Guyon, chez Louis François de Rohan-Chabot qui, fort de son titre de 8^e duc, perpétuait les habitudes de ses ancêtres en tenant régulièrement salon et faisant se

croiser tout ce que le pays comptait comme élite. Mais une République et un Premier Empire étant passés par là, cette notion avait quelque peu évolué, ne restreignant plus son cercle à la noblesse de France.

En ce début de XIX^e siècle, où s'amorçait déjà une révolution industrielle sans précédent, parmi les aristocrates, savants ou poètes, on commençait aussi à faire une place non négligeable à cette race qui venait d'apparaître, celle des industriels. Émile Pereire était, avec son frère Isaac, l'un des fondateurs de cette dynastie moderne. À quarante-deux ans il était un riche banquier influent, qui avait anticipé les besoins de ses contemporains et investi déjà dans l'avenir. C'est lui qui était à l'origine de l'une des premières lignes ferroviaires du pays, qu'il avait fait naître de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Il en avait assuré le financement, avec le soutien d'autres investisseurs fortunés tels que James Rothschild ou Adolphe d'Eichthal. Un coup de foudre amical s'était opéré entre l'homme d'affaires, petit-fils d'immigrés juifs portugais, et Antoine, brillant marquis, érudit descendant de l'une des plus vieilles familles françaises.

La maison Choiseul remontait en effet à l'an 1060, et comptait un nombre de branches cadettes et des rameaux puînés incalculables. Depuis les seigneurs d'Aigremont, jusqu'aux Beaupré, Stainville ou Amboise, des duchés du Plessis, de Praslin ou Daillecourt, il n'était pas une seule famille noble qui n'ait marié l'un des siens aux Choiseul. Les murs de l'histoire étaient tapissés des portraits de leurs représentants qui avaient marqué chaque siècle à travers les batailles dont ils étaient sortis vainqueurs, les réformes qui les avaient eus pour initiateurs ou les monarques auxquels ils s'étaient imposés comme chuchoteurs.

Émile Pereire était fasciné par le pedigree de Choiseul et très flatté d'avoir pour ami un authentique aristocrate, à

cette époque qui charriait tant de noblesse d'Empire, et de ducs de pacotille. Car depuis l'avènement de Napoléon I^{er}, les titres étaient devenus des récompenses distribuées au tout-venant comme des colifichets, guère plus mérités qu'un joli chapeau. Et ils étaient rares, les fuyards de la Révolution, à être revenus aussi puissants qu'auparavant. Ils étaient peu nombreux, ceux qui avaient réussi à maintenir leur tête sur leurs épaules, tout en gardant l'influence dont ils bénéficiaient sous l'Ancien Régime.

Charles de Choiseul, le père d'Antoine, s'était, lui, exilé en Angleterre sous la Terreur, en 1792, où il avait épousé une Écossaise, qui lui avait donné un fils, Antoine. Revenu en France en 1814 en compagnie de Louis XVIII, il fut nommé ministre plénipotentiaire en Belgique, avant d'obtenir du roi un siège à la Chambre des pairs à titre héréditaire. Lorsqu'il mourut brutalement d'une bien regrettable chute de cheval en 1831, le jeune Antoine, qui jusque-là portait le titre de comte, devint immédiatement marquis, mais également pair de France, et propriétaire d'un hôtel particulier à Paris, ainsi que du château d'Ester-nay en Champagne. Il n'avait pas été victime de la purge antiroyaliste qui avait suivi la chute de Charles X, car il avait eu le bon goût de n'être qu'un adolescent durant la Restauration et de ne pas avoir eu trop de relations avec le centre du pouvoir.

Les révolutionnaires de 1830, ayant appris des erreurs de 1789, n'étaient, d'ailleurs, pas aussi radicaux qu'à l'époque, et voulurent transformer le régime en douceur, croyant en l'avenir d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, qui laisserait une marge de manœuvre aux corps législatifs. Grâce à cette France à l'esprit plus modéré, il n'avait fallu, cette fois-ci, que trois journées pour se débarrasser du roi, sans trop de heurts, ni bain de sang, et l'on était parvenu à calmer les insurgés sans passer par l'idée d'une république.

Mais il fallait que le souverain qui prétendrait diriger ce nouveau royaume se montre humble, moderne et partageur. Louis Philippe d'Orléans, descendant de la branche cadette des Bourbons, fils d'un noble qui avait voté la mort de Louis XVI, était l'homme de la situation. Il était à même de réconcilier ce pays tiraillé entre un esprit libéral que favorisaient l'amorce d'une révolution industrielle et la nostalgie d'un monde plus conservateur.

Dans ces conditions, beaucoup d'aristocrates ultraroyalistes firent le tour de magie de laisser croire qu'ils étaient orléanistes depuis longtemps, et parvinrent à conserver leur portefeuille de ministre, leur siège de pair de France, ou leur poste d'ambassadeurs, malgré le changement de régime. Avec une once de cynisme, on pourrait se hasarder à imaginer que tout cela n'avait été qu'un jeu de chaises musicales, dans lequel les acteurs étaient restés les mêmes, et où seuls les plus gênants s'étaient vus accusés d'être les artisans du malheur de la nation. Ils avaient alors été offerts comme boucs émissaires à une foule naïve qui, une fois encore, applaudissait une tragicomédie dont elle ne resterait qu'une lointaine spectatrice.

Lors des Trois Glorieuses qui amenèrent ce coup de théâtre, Antoine de Choiseul avait tout juste vingt ans et sortait d'études brillantes au collège royal Henry-IV, où il avait connu Ferdinand Philippe, futur dauphin de France, ou Alfred de Musset. Diplômé du baccalauréat en août 1828 et récipiendaire d'un prix de rhétorique au concours général, il avait rejoint son père à Stockholm en septembre, qui y avait été nommé ambassadeur deux ans auparavant. De retour en France, il avait entamé des études de droit et de théologie, intervenant régulièrement dans plusieurs journaux, et notamment dans la *Revue française*, dirigée par un certain François Guizot. Pensant être un homme moderne, il se réjouit dans un premier temps de la chute de Charles X,

qui à ses yeux avait violé la charte de 1815 garantissant un minimum de libertés individuelles. Pourtant, sa foi catholique profonde, héritée de ses ancêtres, ne toléra pas les positions antireligieuses de la monarchie de Juillet, et il comprit rapidement qu'elle ne s'accorderait pas avec ses convictions.

Malheureusement, le décès inattendu de son père ne lui laissa pas le temps de faire part publiquement de son dégoût dans un quelconque article, et il ne trouva pas l'opportunité d'informer le monde qu'il détestait ce nouveau régime. Aussi prit-il, sans la moindre protestation, la place qui lui avait été léguée à la Chambre des pairs. Legs qui allait être l'un des derniers possibles, car au même moment, on votait l'abolition du principe d'hérédité. Eût-il programmé la mort de son géniteur à un moment propice, il n'aurait pas choisi une meilleure date, s'évitant ainsi d'être la victime des conceptions modernistes de cette monarchie dépravée qui prétendait limiter les privilèges.

Cette intervention divine lui ouvrit ainsi la voie à une carrière politique brillante, à laquelle il n'avait jamais aspiré, et ce, dans un régime dont il détestait pourtant la philosophie jacobine et les nouveaux dirigeants hérétiques. Ses capacités d'abnégation ne s'arrêtaient pas là, et il poussa plus avant le paradoxe. À force de hanter les couloirs de la pairie et de tenir salon avec ses contemporains les mieux en place, il obtint un ministère, au service d'une institution qu'il détestait pourtant, passant du pouvoir législatif au pouvoir exécutif, et élargissant un peu plus encore son prestige. Peut-être espérait-il imposer sa vision conservatrice en accédant aux plus hautes sphères de l'État ? Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, qui sut si bien manœuvrer durant toutes ces années compliquées, ne disait-il pas : « Le meilleur moyen de renverser un gouvernement, c'est d'en faire partie » ?

Et même si Antoine de Choiseul n'avait pas ses ambitions politiques, ni même peut-être son talent, il avait réussi à compter parmi les gens importants et à recréer un peu de cette douce époque où la noblesse regardait ses sujets de haut, et imposait le *tempo* de ses goûts, de sa pensée et de ses influences. Peut-être vivait-il même dans le passé, refusant de croire que le siècle était déjà très avancé, et que les Bourbons n'étaient plus un regret pour grand monde. Sans doute se berçait-il d'illusions lorsqu'il se rendait aux dîners mondains de La Roche-Guyon, jouant les grands-ducs raffinés, comme si la cour était encore à Versailles. Mais madame de Staël était morte depuis bien longtemps, et toutes ses amies avec elle. Même le vieux Talleyrand, parangon du bel esprit, courtisan parmi les courtisans, le plus nostalgique des aristocrates ayant su se faufiler jusque-là, et gardien du temple du bon goût, avait quitté cette terre le 17 mai 1838 à l'âge très avancé de quatre-vingt-quatre ans. Depuis cette date il n'y avait plus vraiment de nobles d'Ancien Régime. Avec lui s'étaient envolés les bals, l'insouciance d'avant 1789, et les parties de bouts-rimés. Il n'y avait guère plus que le marquis de Choiseul pour rêver qu'on était encore au siècle des Lumières.

Mais il était parvenu à embarquer un petit cercle d'idéalistes dans son histoire, et nombreux étaient ceux qui voulaient croire à cette fable. Émile Pereire était de ceux-là. Bien que très ancré dans son époque comme patron d'industrie, il avait une grande considération pour la conception de « famille », doublée d'un complexe, propre aux enfants d'immigrés. Il rêvait de devenir l'un des plus éminents Français, pour faire oublier qu'il y a peu encore, ses aïeux séfarades erraient au Portugal en vivant de commerces entre Bragance et Berlanga, ne fréquentant rien d'autre que la communauté cryptojudaique. Son grand-père, Jacob-Rodrigues, avait francisé son

patronyme *Pereira* en *Pereire* lorsqu'il était devenu officiellement « interprète de Sa Majesté Louis XV pour les langues espagnoles et portugaises », grâce à ses talents de polyglotte. Être l'ami intime d'Antoine de Choiseul était pour Émile comme toucher le soleil de près. Malgré ses multiples obligations, il ne se privait pas de témoigner son affection à son complice bien-aimé, et avait à cœur qu'on l'associe le plus clairement du monde à cet aristocrate de la souche la plus ancestrale. Il ne manquait pas une occasion de l'amener en voyage d'affaires ou d'agrément, finançant avec largesse la moindre de ses distractions, et s'assurant qu'il bénéficie du meilleur accueil, tel qu'une personne de son rang le méritait.

Ce ne sera pas faire injure à l'intéressé que de préciser que celui-ci abusait peut-être de cette générosité. Car s'il menait grand train, comme son nom l'exigeait, il vivait largement au-dessus de ses moyens, et savait que cette course effrénée le mènerait tôt ou tard dans l'impasse s'il ne trouvait rapidement un ami solvable. Beaucoup savaient la noblesse de France en délicatesse, et prête à tout pour garder les apparences, mais ils ne pouvaient imaginer à quel point. Si bien qu'il serait embarrassant pour elle de révéler ici les stratagèmes dont les plus illustres de ses figures, y compris celles qui ont marqué l'histoire, ont usé pour éviter de tomber dans une irrémédiable nécessité. C'est sans doute pour cela qu'Antoine de Choiseul lui-même ne trouva aucun défaut au sieur *Pereire*, bien que celui-ci ne fût pas le plus ardent des chrétiens, ou le plus enflammé des défenseurs de la monarchie. Le marquis avait déjà des dettes, et le magnifique château d'Esternay, dont il faisait une si grande publicité pour assurer ses créanciers de sa renommée, lui coûtait fort cher, engloutissant la totalité des rentes qu'il tirait de ses fonctions politiques, comme si elles n'étaient qu'une goutte d'eau dans un océan.

En échange de la générosité de son ami fortuné, Antoine apparaissait régulièrement à ses côtés, drapé d'apparats ne laissant aucun doute sur son extraction nobiliaire et la pureté de ses racines. Chaque fois qu'il honorait de sa présence un dîner autour duquel devaient se conclure les affaires de son bienfaiteur, il attirait à lui les regards et permettait à son ami Pereire de s'enorgueillir d'une relation illustre, facilitant ainsi la crédibilité de son poids dans les milieux politiques d'une France qui était encore un royaume. Les convives étaient fascinés de manger à la table d'un véritable sang bleu, lequel ne se faisait pas prier pour les régaler de son érudition historique, et conter les exploits de ses ancêtres, leur permettant de fantasmer sur un monde qui aurait pourtant bientôt disparu.

— *Choiseul* ? Ce n'est pas le nom d'un ministre de Louis XV ? tentait parfois l'un des participants, trop heureux de converser avec un marquis.

— Il faut savoir de quel Choiseul nous parlons, répondait alors l'intéressé, créant le silence immédiat d'un auditoire attentif.

— Veuillez m'excuser, je ne suis pas spécialiste de cette période.

Antoine pouvait à cet instant faire briller à la table les armoiries de son blason millénaire par un récit des plus détaillés.

— Deux Choiseul ont marqué le règne du *Bien-aimé*. Le premier était Étienne François, duc d'Amboise et de Stainville, ambassadeur à Rome et à Vienne, dont je descends directement...

— Ah ! Oh ! Ah ! entendait-on alors monter de l'ensemble du petit groupe.

— Il ne faut pas confondre avec son cousin, le ministre César Gabriel, duc de Praslin, comte de Chevigny et de La Rivière, vicomte de Melun et de Vaux, baron

de La Flèche, de Sainte-Suzanne et de Giry, seigneur de Chassy, qui fut surtout militaire.

Bien que cela paraisse indigeste, le public adorait cet inventaire très exhaustif des différents titres d'un gentilhomme, psalmodiés par l'un de ses authentiques congénères. Les participants à ce banquet extraordinaire avaient l'impression de se trouver dans une salle de bal, à l'entrée de laquelle étaient annoncées les qualités des différents princes qui y faisaient leur apparition. Ils voyageaient dans le temps, prenant un peu de cette *douceur de vivre* que les rescapés des heures sombres de la Révolution peignaient si bien.

C'est un duo parfaitement rodé, qui parcourait le pays au gré des chantiers et des projets d'Émile Pereire, comme des artistes d'un petit cirque. Assurant leur tournée, ils offraient à un public médusé le numéro, un peu suranné, d'une race exotique en voie d'extinction. Les billets se vendaient très bien, et les signatures pleuvaient. Le marquis avait le titre, et le banquier l'argent. Ils formaient un couple parfaitement armé pour évoluer dans cette société schizophrène, désireuse de modernité tout en se rassurant auprès des noms qui avaient fait la grandeur de la France. L'un et l'autre auraient rêvé d'unir leurs familles. Ils s'imaginaient qu'en liant leurs deux noms, ils engendreraient une génération parfaite, contrôlant le monde financier, aussi bien que les milieux politiques. Ils seraient alors légitimes à revendiquer n'importe quelle place dans les strates les plus élevées de ce régime promis à un bel avenir. Malheureusement, jusque-là, Louise de Choiseul n'avait pas eu le bonheur de donner un héritier au marquis, et l'amitié qu'entretenaient les deux huiles de la monarchie de Juillet semblait vouée à rester stérile.

La nouvelle de la venue prochaine d'un enfant dans le foyer remplit de joie les deux parties, et même s'il s'avéra

être une fille, Antoine ne s'en émut point, heureux d'avoir une bru à offrir à son cher ami. Elle serait rapidement présentée à Henry, le petit dernier, en vue de créer une relation propice à faire naître des sentiments. Et si cette condition utile, mais nullement nécessaire, ne se concrétisait pas, ses parents lui expliqueraient l'impérieuse obligation d'épouser un Pereire afin de fonder une dynastie indestructible. Lorsqu'Olympe Césarine Élisabeth de Choiseul poussa son premier cri à l'aube du 12 mars 1842, elle ignorait tout de ce destin exceptionnel qui l'attendait, et hurlait peut-être contre les décisions qu'on avait déjà prises à sa place.